

BRIGANTESSA

GIUSEPPE CATOZZELLA

BRIGANTESSA

Traduit de l'italien
par Nathalie Bauer

BUCHET • CHASTEL

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien du Centre pour le livre
et la lecture du ministère de la Culture italien.



Titre original : Italiana
Éditeur original : Mondadori
© Giuseppe Catozzella, 2021

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2022

Première publication en Italie par Mondadori Libri S.p.A., Milan, 2021.
Cette édition a été publiée en accord avec Giuseppe Catozzella,
représenté par MalaTesta Lit. Ag. (Milan, Italie)
et Books And More Agency #BAM (Paris, France).
Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-283-03566-5

*À Chiara, toujours.
À Giulia.*

*Ce qu'il faut de courage
Pour se jouer des ans,
Comme jouent les orages,
Comme se jouent les vents...*

BORIS PASTERNAK¹

*Il faut bien quelque chose à ceux qui sont en bas,
aux va-nu-pieds, aux gagne-petit, aux misérables.
On leur donne à gober les légendes, les chimères,
l'âme, l'immortalité, le paradis, les étoiles.*

VICTOR HUGO, *Les Misérables*

1. « Bacchanale », in *L'Éclaircie*, recueil traduit par M. Aucouturier, G. Gache, A. Laurent et M. Loridon, coll. La Pléiade, Gallimard, 1990.

Ce roman documenté raconte une histoire véridique. Les événements et les personnages dépeints ici ne sont donc pas issus de l'imagination de l'auteur.

Plusieurs sources illustrent les épisodes et les faits historiques que ces pages décrivent. Les documents qui y figurent (télégrammes, condamnations, proclamations, discours, lettres) sont réels.

La vie publique et privée de Maria Oliverio et de Pietro Monaco est attestée par les actes des procès déposés aux Archives nationales de Rome, aux Archives de l'État-Major de l'armée à Rome et aux Archives départementales de Cosenza.

Tribunal militaire de Catanzaro

16 février 1864

« Nous faisons savoir qu'elle s'est présentée ici, vêtue comme un homme d'un gilet en drap de couleur, d'une veste et d'un pantalon en drap noir, la tête enveloppée dans un foulard. »

« Je m'appelle Maria Oliverio, née Biaggio, âgée de vingt-deux ans. Née et domiciliée à Casole, Cosenza, sans enfant, épouse de Pietro Monaco. Tisserande, catholique, illettrée. »

En réalité, je ne suis pas illettrée, j'ai appris à lire et à écrire pendant quatre ans à l'école, puis dans les livres que je volais en cachette à mon mari Pietro ; mais, avec la loi, mieux vaut simuler l'idiotie quand vous n'êtes qu'une tisserande.

J'ai échoué devant le juge militaire comme à Mardi gras, les cheveux coupés court, le visage sale et marqué par deux années dans les montagnes, les ongles cassés. On m'a débusquée à l'intérieur d'une grotte située dans le bois de Caccuri, au cœur

de la Sila¹ ; à mes pieds, la vallée ensoleillée et profonde ; en face, telle une bouffée d'air, le Mont Carlomagno et le Monte Scuro. J'étais tapie là depuis des semaines, comme un ours.

L'ancre était profond et humide, peuplé de vers et de musaraignes, il possédait une entrée minuscule, mais s'élargissait ensuite et, l'absence de lumière exceptée, je n'y étais pas mal lorsque je faisais du feu. Il me restait une boîte d'allumettes de bonne qualité et, la nuit, je m'offrais une belle flambée avec le bois que j'avais mis à sécher au soleil. J'y avais installé un lit de rameaux et d'aiguilles de pin, ainsi qu'un petit autel en pierre, doté d'une croix rudimentaire, qui me tenait compagnie. C'est dans la forêt que j'ai commencé à chercher Dieu ; auparavant, je n'avais pour lui que des prières de convenance qui me servaient à éloigner la peur chaque fois qu'elle me prenait. Dehors, les troncs des mélèzes étouffaient les cris des milans, les hurlements des faucons pèlerins, les vols en piqué des circaètes jean-le-blanc. Au cours de ces journées et de ces nuits interminables, je repensais à mes parents, à ma sœur Vincenza, à mes frères Salvo, Angelo et Raffaele, à mon diable de mari Pietro, que nous avons abandonné, mort, brûlé vif, dans un triste nid d'aigle.

Avant que le soleil se couche, j'allais arpenter la montagne à la recherche de nourriture. À cause de l'écho, je préférais me passer de mon fusil à deux coups : j'avais appris à chasser des bestioles à mains nues ou au moyen d'une fronde – petits oiseaux, lérots –, et quelques carpes de rivière à l'aide d'une ligne. Je les rôtissais

1. La Sila est un haut plateau situé en Calabre, d'une superficie de 1 700 km².
(Toutes les notes sont de la traductrice)

sur une *pierrasse* plate avec des châtaignes, des morilles et des pigeonneaux, j'attendais que la nuit masque la fumée et mangeais comme une bête qui n'a pas vu de proies pendant des jours. Je recueillais de l'eau de pluie et laissais le temps suivre son cours.

L'après-midi, ou plus tard à la lumière de la lune, je descendais au torrent, plongeais la tête et le cou dans l'eau glacée et me désaltérais, accroupie comme Bacca, la louve qui est demeurée à nos côtés jusqu'à ce qu'elle flaire la trahison. Le jour, je me déshabillais entièrement et pénétrais dans l'eau, je flottais sur le dos au gré du courant, me perdais dans le spectacle des nuages, et alors tout se suspendait, le passé et l'avenir se remplissaient de vie ; puis, cachée sous les frondaisons, je prenais un peu le soleil. Je regagnais mon refuge, mouillée et heureuse. En ce mois de février, l'eau du Neto était glaciale, rien ne m'effrayait.

À mon retour, je refermais bien l'entrée en entassant des pierres, mais je laissais un petit trou pour regarder à travers : je rêvais d'atteindre les sommets, les sapins blancs et les châtaigniers du ciel, d'imiter l'autour qui se posait sur ces branches avant de s'envoler pour apporter un levreau à ses petits.

Or ce n'était qu'une question de temps. On nous avait déjà trahis une fois, on me cherchait sûrement dans toute la Sila. Les soldats du Nord ne m'inquiétaient pas, même s'ils comptaient dans leurs rangs des chasseurs alpins, des montagnards qui avaient libéré leurs terres et qui traquaient maintenant les Méridionaux assoiffés de liberté : jamais ils ne s'aventureraient dans certains coins de nos forêts et de nos montagnes, ils ne pouvaient pas connaître les sentiers que nos grands-parents avaient baptisés, les voies ouvertes

BRIGANTESSA

par nos aïeux. Mais ils avaient commencé à prendre pour guides des vachers, des charbonniers, des bûcherons, et cela m'empêchait de dormir : j'avais le sentiment d'être harcelée.

Au printemps, avais-je décidé, je me sauverais en direction de la vallée, de la mer. Je volerais une barque et voguerais vers le nord. Avant d'atteindre Scalea, je remonterais le fleuve Argentino, débarquerais à Orsomarso et, de là, grimperais de nouveau à l'intérieur de la Sila ; le long du trajet, de nombreuses personnes s'uniraient à moi, nous escaladerions le Mont Curcio et prendrions les soldats à revers : ce serait la bataille finale.

Et puis c'est arrivé.

Ils m'ont encerclée et, sans me laisser le temps de le regarder droit dans les yeux, ont emmené le traître qui les avait conduits à moi. Ils ont longuement tiré pendant la nuit et j'ai répondu au feu, comme prise de folie. J'ai résisté une journée entière, mais à quoi bon ? Il m'était désormais impossible de chasser, je n'avais plus d'eau, ils étaient très nombreux. Que pouvais-je faire d'autre ?

L'homme qui m'a capturée, le sous-lieutenant Giacomo Ferraris, a vu un homme derrière mes cheveux courts et mes vêtements sombres. Il a fallu un certain temps à ces crétins de bersagliers pour comprendre que j'étais une femme, l'illustre brigande de notre Italie tout juste unifiée par le sang versé. J'étais déjà attachée, le visage écrasé contre la terre brune ; l'un d'eux m'a retournée et, du canon de son fusil, a déchiré ma *camise*.

« Des nénets ! s'est-il exclamé au milieu des rires avec son ridicule accent du Piémont. Des nénets ! »

BRIGANTESSA

Ses camarades ne cessaient de me fixer, penchaient la tête et me toisaient. J'ignore quels signes ils croyaient lire sur mon visage, mais peut-être n'avaient-ils jamais vu de *tételles*. Puis ils ont compris et ont sauté de joie ; ils se félicitaient, s'étreignaient, dansaient comme des crétins : ils avaient capturé Ciccilla, la célèbre Ciccilla, la terrible Ciccilla. Seul le sous-lieutenant gardait le silence ; on aurait dit qu'il craignait même de s'approcher, tandis que les autres me frappaient de la pointe de leurs bottes et du canon de leurs fusils. Enfin il leur a ordonné d'arrêter.

C'était moi, bien sûr, et je n'étais pas un homme, pour rien au monde je n'aurais voulu en être un. Depuis deux ans, je ressemblais davantage à Bacca qu'à un homme, et il n'y a rien de plus éloigné d'un homme qu'une louve.

Mais que les choses soient claires : si j'ai utilisé un couteau pour me couper les cheveux et enfilé des vêtements d'homme, ce n'était pas pour en devenir un. Je l'ai fait parce que, autrement, je ne me serais jamais libérée. Autrement, je serais restée Maria.

PREMIÈRE PARTIE
AU VILLAGE

Enfant, j'avais décidé de partir à la recherche de cette sœur aînée qui n'avait jamais vécu avec nous. Nous étions six enfants, mais il ne subsistait de notre sœur Teresa que cinq petits bâtons tracés à côté d'un T dessiné au crayon sur le mur de la cheminée où papa indiquait notre taille tous les ans, à l'anniversaire de chacun d'entre nous, pour voir combien nous avions grandi.

Il était interdit de parler d'elle à la maison. Papa et maman la mentionnaient rarement, le dimanche ou lors des fêtes d'obligation, quand il y avait un peu de vin sur la table ou qu'un villageois qui distillait de l'eau-de-vie leur en apportait un quart.

Raffaele, mon grand frère, croyait qu'elle n'existait même pas, contrairement à Salvo, le cadet. Papa l'évoquait le soir, ivre et rêveur, à la lumière de la lampe à pétrole, avant de tout nier, et maman lui lançait : « Chut, *ensilence*-toi, ne dis rien. » Les yeux remplis de larmes – chose qui n'arrivait jamais –, elle levait la tête vers le plafond, puis cherchait involontairement les contours des montagnes à travers la fenêtre et souriait. « Chut, *ensilence*-toi, tais-toi, sinon les marmousets parleront et, au village, on dira qu'on galèje. Qu'on se donne de grands airs », disait-elle encore pour empêcher papa de poursuivre.

J'étais la seule à savoir que notre sœur n'était pas une invention : maman me l'avait révélé un dimanche soir de pluie battante, après m'avoir prise en aparté, et avoir déposé un baiser sur ma tête en me faisant jurer de ne le répéter à personne, pas même à mes frères et à ma petite sœur. « Mari, tu t'en iras bientôt, avait-elle déclaré, les yeux luisants. Tu auras toi aussi tout ce qu'elle a. »

Cette phrase m'avait bouleversée. Dès lors j'avais eu le sentiment de vivre dans deux mondes séparés : d'un côté, m'attendait une vie nouvelle, mystérieuse et terrifiante, que j'imaginai remplie de richesses, en compagnie de ma sœur inconnue ; de l'autre, demeuraient ma famille, le village et la maison où j'étais née. Mais je feignais de croire qu'il s'agissait d'un mensonge, que maman me racontait des histoires, que rien ne changerait jamais.

Après chaque fête Vincenzina, qui avait trois ans de moins que moi, se glissait à l'intérieur de mon lit, voisin du sien, dans la pièce même où nous mangions et préparions les repas. L'odeur de la soupe imprégnait nos vêtements, nos oreillers, nos cheveux. L'eau qui s'évaporait de la casserole, sur le poêle, avait taché le plafond, d'où tombaient des gouttes que Raffaele et Salvo s'amusaient à attraper au vol. De l'autre côté, contre le mur, près de la cheminée, se trouvaient les matelas de nos frères ; quant à Angelino, âgé d'un an seulement, il dormait dans la chambre avec papa et maman.

La maison où nous vivions était située dans le vico I dei Bruzi, à Casole, sur la colline de la Presila¹. Bâtie autour d'une cheminée,

1. Casole (Bruzio) est une commune du haut plateau de la Sila, qui comprend au sud-est et au sud la Presila, formation du tertiaire moins élevée (moins de 1 000 mètres d'altitude).

elle avait appartenu au père de notre grand-père. Avec ses grosses pierres angulaires, sa porte en forme d'arc, elle était à mes yeux la plus belle demeure du monde. Au début, elle ne possédait qu'une seule pièce, que jouxtait une étable, à l'arrière. Puis pépé Biaggio, dont papa avait hérité le prénom, avait éliminé les quelques vaches et les chèvres qui étaient tombées malades et, avec l'aide de ses fils, avait transformé l'étable en chambre à coucher. La famille s'était alors consacrée à la terre, au service des Morelli.

Voilà comment nous sommes devenus journaliers, livrés aux caprices des « messieurs ». Manquer d'espace était le cadet de nos soucis. À la fin du mois, quand il n'y avait rien à manger, la faim se faisait sentir, surtout chez Raffaele, l'aîné, mais nous évitions d'y penser, nous évitions tous d'y penser de peur de perdre la tête. Nous évitions de penser que nous trimions jour et nuit, que les « messieurs » clôturaient et confiaient tout – terres, bois et pâturages collectifs – à la garde de chiens féroces, interdisant aux manouvriers de ramasser un peu de bois, de glaner après la récolte, de rafler une poignée de champignons rosés et de châtaignes, de chasser une jeune caille dans un bois ou de pêcher une épineche dans la rivière. Nous évitions d'y penser. Nous digérions notre faim et nous nous réveillions le matin en nous rappelant que la dignité – « La dignité ! » répétait papa – était un bien dont personne ne devait nous priver.

Vincenza sautait sur mon matelas en laine de chèvre, se couchait sur le côté et plaçait sa tête contre la mienne : elle aimait jouer aux cils qui se touchent.

« Mari, t'encrois qu'on l'a, c'te sæurote ?

– Oui, répondais-je.

BRIGANTESSA

- Moi aussi, je l'*encrois*. Et qu'elle a des *richeries* ?
- Des tas.
- Et pourquoi qu'elle est partie ?
- Passe qu'elle est trop riche et que cette maison lui *hausse* le cœur.

- Et pourquoi qu'elle lui *hausse* le cœur ? »

J'inventais chaque fois une explication différente. « Passe qu'elle a des cabinets et que nous, on a encore un *pot de nuit*. » Je lui montrais le seau en métal, à côté de la porte de la chambre. Vincenza n'en avait pas besoin, elle avait quatre ans, mais il lui arrivait encore de faire pipi dans sa culotte et, lorsqu'elle oubliait de mettre un petit paquet de toiles de lin, maintenu par des épingles à nourrice, elle mouillait le lit. « Elle aime faire sa *pissarelle*, bien calée sur ses cuisses. Comme ça, son mari la voit pas ! » lui murmurais-je à l'oreille. Nous avions entendu maman raconter qu'un jeune homme très riche avait demandé sa main, et cela alimentait nos rêveries. Alors Vincenzina éclatait de rire, elle plaquait les mains sur sa bouche et nous cessions d'en parler. Je m'endormais, mon souffle mêlé au sien.

Un matin de mars, nous avons reçu un télégramme.

Quelques mots, que maman a réussi à lire sans aide. L'après-midi, après la classe, elle m'a attirée à l'écart et me les a murmurés à l'oreille en les indiquant d'un doigt tremblant :

« *Préparez fillette. Télégraphierons pour nous entendre sur transport à Naples par coche. Partons maintenant, prêts pour adoption. Comte Tommaso et comtesse Rosanna.* »

Une lumière ravie brillait dans ses yeux. « Tu vas avoir de nouveaux parents. Des parents riches, a-t-elle annoncé. Et tu vivras avec ta sœur. »

Vincenzina avait remarqué qu'il se passait quelque chose de bizarre, aussi nous épiait-elle, cachée dans un coin sombre. Comme les murs étaient froids, elle a éternué ; alors je me suis arrachée à notre mère et j'ai couru l'embrasser. Elle vibrait et son regard trahissait sa terreur de rester seule. Jamais je ne la quitterais, pour rien au monde.

« Je serai toujours avec toi, lui ai-je promis en l'étreignant. Toi et moi, toujours. »

Elle me regardait, la tête baissée, les yeux ronds, bouffis. « D'accord », a-t-elle dit en reniflant et en opinant du chef.

Au cours des jours suivants, les mots du télégramme ont continué de retentir dans mes oreilles. Adoption. Nouveaux parents. Je serais riche. Je ferais la connaissance de ma mystérieuse sœur. Je verrais Naples, la capitale¹. Je désirais tout cela et en étais épouvanlée en même temps.

Mais l'année 1848 venait de débiter. Par un fait incroyable il n'était pas tombé un seul flocon de neige et, comme en vertu du même prodige, tout semblait devoir changer : de Milan à Palerme, en passant par Naples, des révoltes nous libéreraient tous, à commencer par moi.

Papa, qui rentrait chaque soir le dos brisé, et qui secouait la tête devant la soupe au chou et à la chicorée – « la besogne, c'est

1. Depuis 1816 Naples était la capitale du Royaume des Deux-Siciles (le royaume de Naples et le royaume de Sicile).

la racine de la mort », disait-il –, avait lui aussi changé d'humeur : pour la première fois, il se montrait optimiste. Il contemplait l'encens et sainte Marine de Bithynie dans la niche votive, l'air de croire à une vie dont seraient absents le trot de sa mule, le souffle des bêtes, les écarts, le vacarme et le battement en rythme des chaînes contre les bâts ; du moins à une vie où tout cela lui appartiendrait enfin.

Moi, j'ai regardé à travers la fenêtre.

Au loin, on voyait la montagne et, derrière, le bois de Colla della Vacca. Voilà où je m'enfuirais. Là-bas et seulement là-bas se trouvait le salut. Si je disparaissais quelque temps, il serait impossible de me donner à d'autres parents.

Saisie de *folle-fougue*, je suis sortie et me suis engagée sur le sentier qui grimpait dans la montagne. J'étais attirée par les bâtiments en ruine qui subsistaient dans les bois : avec leurs murs de pierre, leurs fenêtres et leur toit enfoncés, ils traduisaient à la perfection l'idée de protection qui les avait engendrés. Après quelques heures de marche, j'ai atteint une maison croulante. Je ne l'avais vue qu'à trois reprises. Nous passions devant quand maman me conduisait, en d'interminables trottées sur des chemins muletiers et des raidillons de plus en plus escarpés, chez mémé Tinuzza, dans le village de bûcherons et de chasseurs où elle était née, au-dessus de Loricca, sur le Mont Botte Donato¹. Là-bas la misère était encore plus noire que chez nous.

« Mais ici, y a pas de maîtres ! » criaillait mémé, aussi petite et ridée qu'une larve de phalène. Elle avait raison, les maîtres ne

1. Cette montagne, qui culmine à 1 928 m, est la plus élevée du haut plateau de la Sila.

s'aventuraient jamais dans la montagne et, malgré la pauvreté, on y vivait le cœur plus léger.

La nuit tombait. Il s'est bientôt mis à bruiner, puis à pleuvoir à grosses gouttes. Des éclairs déchiraient le ciel, les ténèbres avançaient.

Soudain j'ai été saisie d'une terreur inconnue. Je m'étais fourrée dans quelque chose qui me dépassait, le bois s'était changé en un monstre gigantesque qui m'enveloppait de son manteau noir, j'avais eu tort de partir et je ne savais que faire. Combien de temps résisterais-je seule, sans papa ni maman ? Où croyais-je aller ? La peur me paralysait les jambes.

« Au secours ! » ai-je crié en direction de la clairière. Pour toute réponse, quelques milans ont secoué leurs ailes et se sont posés sur des branches plus lointaines. « Papa... Au secours ! »

Or papa ne pouvait pas m'entendre.

Devant la vieille maison se trouvait un four en pierre intact. Rassemblant mon courage, je m'y suis hissée et, au bout d'un moment, je me suis endormie à l'intérieur.

Le lendemain, à l'aube, le bois brillait d'une lumière argentée et vive, tel un grand serpent de métal. J'avais faim et soif. J'ai jeté un regard circulaire, à la recherche de nourriture, mais il n'y avait rien à manger. Je m'interrogeais. Le ciel était noir et la pluie menaçait. Si je restais dans le bois, je mourrais. Je n'avais pas le choix : je devais rebrousser chemin et admettre mon erreur.

À mon arrivée, avant l'heure du déjeuner, papa s'est écrié :

« Où t'étais, hein ? J'ai perdu une matinée de travail, on t'a cherchée dans toute la vallée. Si le maître me chasse, ce sera de ta faute.

– J'étais dans la forêt.

– Dans la forêt ? » Il m'a dévisagée comme on dévisage les fous. « Cette petite est née libre, a-t-il lancé sans s'adresser à personne. Elle a la tête de travers. » Puis il s'est tourné vers maman : « Elle tient de toi, c'te drôle de *marmousette*. »

Il disait toujours ce genre de choses en fixant du regard la niche votive qui contenait la statuette de la sainte patronne de Casole, sainte Marine de Bithynie, une religieuse qui avait coupé ses cheveux et qui avait vécu dans un couvent d'hommes en se faisant passer pour l'un d'eux jusqu'à ce qu'elle meure, accusée d'un meurtre qu'elle n'avait pas commis. Pour les villageois, sainte Marine symbolisait le sacrifice que les femmes étaient obligées d'accomplir face à leurs hommes. Pour lui, maman devait être sainte Marine. Et je devais l'être moi aussi. Or je n'avais aucune intention de me sacrifier, pour personne ni pour quoi que ce soit ; en vérité, tant que je vivais dans cette maison je n'étais même pas libre de décider de mon destin, parce que j'étais pauvre. Exactement comme eux.

« Je ne tiens pas de maman, ai-je répondu. Je tiens de mémé Tinuzza. »

Papa m'a frappée. La liberté n'existait pas chez nous, elle était réservée aux maîtres ou aux fous. Mais, serrant les fesses, j'ai éternué volontairement pour lui montrer que l'humidité me faisait plus de mal que ses coups et j'ai feint l'indifférence. Alors maman m'a appelée, un petit sourire aux lèvres, et, regardant ma robe souillée de terre, a dit :

« Viens, on va la laver. »

Pour ces choses-là, papa et maman étaient à l'opposé l'un de l'autre.

Papa était né pour prendre soin de la terre, il avait de grosses mains calleuses et des mollets maigres d'homme des plaines, le visage crevassé comme l'argile de la forêt, brûlé par trois décennies d'un soleil féroce. « Méfie-toi du richard *empauvri* et du pauvre enrichi », disait-il toujours : pour lui, les choses ne devaient pas changer, même si elles vous *haussaient* le cœur. C'était un grand travailleur ; trente années durant, il avait supporté les rétributions mensuelles impayées, les coups et les menaces, les engagements « au mois » et, à la fin de chaque mois, les mêmes prières, les mêmes fièvres, les mêmes disputes avec maman, les mêmes drames ; il surmontait tout et il retournait travailler avec plus d'ardeur encore deux ou trois jours sans s'arrêter. Son maître, « monsieur » Donato Morelli, le surnommait « la Mule ».

Maman était l'exact contraire, elle était faite pour la forêt et pour la Sila, où elle avait vécu jusqu'à son mariage. « Quand on se conduit comme un mouton, on finit dans la gueule des loups », disait-elle. Pourtant, si j'ai appris à fuir, c'est grâce à son regard résigné devant les crinolines et les jupes en mousseline indienne de la comtesse Gullo, sa patronne. Pour elle, l'ordre et le monde étaient juste des choses que la forêt balayait de votre esprit : tout avait un cœur mystérieux qui se desséchait au soleil comme les groseilles à maquereau ; elle croyait en un dieu qui vengerait les doux après la mort et elle parlait peu. Chaque fois que nous jouions au jeu des arbres préférés, elle choisissait le sapin blanc, une essence qui ne voyait jamais la lumière du jour et dont l'écorce douce, humide, ne vous réchauffait pas, l'hiver.

Papa préférait les durs mélèzes avec lesquels on fabrique des objets et des maisons que le temps a du mal à détruire, comme la

BRIGANTESSA

ferme dont les Morelli étaient propriétaires. Pour lui, il importait qu'il y eût des mots en abondance : de la vie de richesses qu'il enviait aux bourgeois, c'était sa seule possession. « L'acier », disait-il en savourant ces sons. Je l'observais à la dérobée et m'efforçais de saisir le secret de ce mot qu'il prononçait en fermant à demi les yeux sous l'effet du plaisir. Il rêvait de voir la route ferrée reliant Naples à Portici qu'on appelait « chemin de fer » et qui – il le jurait – irait un jour jusqu'à Reggio de Calabre, il rêvait de voir les usines napolitaines, les industries de la soie et les établissements métallurgiques de Mongiana et Ferdinanda¹, qui masquaient la décadence du Royaume. « L'acier. » Ainsi, chaque soir, papa s'endormait en rêvant à des richesses qu'il n'aurait jamais.

1. Dans les années 1830, les Bourbons implantèrent dans ces deux localités calabraises des forges destinées à produire de la fonte. Ferdinand II donna son nom à la seconde.

Maman filait du matin jusqu'au soir entre les quatre murs de la maison et je passais ces journées de printemps à observer ses doigts fuselés qui s'engourdisaient en tissant les broderies pour la filature des Gullo, à espérer que nous ne recevions pas de télégramme de Naples concernant l'adoption. Seuls ses poignets et ses mains effectuaient un mouvement rapide de rotation ; ses bras demeuraient immobiles.

Les tissus des Gullo étaient célèbres dans le Royaume, non seulement en Calabre, mais aussi dans les demeures des riches Napolitaines, et l'on disait que Marie-Thérèse¹ – « Tetella », comme nous appelions cette bonne reine autrichienne, alors que nous avons détesté la première épouse savoyarde du roi – conservait les plus beaux dans le palais royal de Caserte, sans imaginer peut-être que des femmes au dos courbé, aux doigts paralysés, aux yeux abîmés les avaient produits. Pendant que maman travaillait, je me représentais ma future mère – grande et blonde, sublime – portant les étoffes chatoyantes sur lesquelles la mienne était penchée.

1. Marie-Thérèse Isabelle de Habsbourg-Teschen (1816-1867), archiduchesse d'Autriche, épousa en 1837 Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, veuf de Marie-Christine de Savoie. « Tetella » est le diminutif affectueux de « Teresa » (Thérèse).

« Viens ici, apprendis au lieu de rester plantée là », disait-elle.

Mais je me sauvais. J'aimais que maman m'emmène marcher dans la montagne, j'aimais la regarder se transformer, une fois dans son village natal, rire avec les bûcherons et les bergers. En revanche, la voir enfermée à la maison, silencieuse et courbée, me déplaisait. Ses yeux s'assombrissaient et, du fait de l'absence de lumière, adoptaient une expression mauvaise, ils me fixaient, comme privés de vie, effrayants.

Elle recevait les patrons de tissage dans des boîtes plates de carton beige, frappées de l'inscription *Gullo* en lettres dorées et en relief, que Vincenzina et moi utilisions ensuite pour conserver nos trésors – boutons dépareillés, petits cailloux ronds qui nous servaient à jouer aux osselets, rubans de couleur – ou nos secrets. Et quand elle achevait une commande, notre frère Raffaele faisait des montgolfières avec tous ces papiers de soie. Il coupait le long des plis la grande feuille étalée, obtenant de nombreux carrés, puis sifflait, les doigts dans la bouche.

« On va les faire voler ! s'exclamait-il, nous attirant tous.

– Je veux essayer », disait toujours Salvo.

C'était inutile : seul Raffaele y parvenait. Avec ces papiers très légers, il formait des cônes, pointe en haut, dont il brûlait la base au moyen d'un tison pris dans la cheminée. Tandis que le feu dévorait le papier, les dessins s'élevaient eux aussi vers le plafond, et nous les admirions, fascinés, en rêvant de nous rapetisser au point de voler avec eux, d'être emportés et emmenés ailleurs, n'importe où, pourvu que ce ne fût pas à Casole.

Maman nous observait en silence.

BRIGANTESSA

Puis elle ouvrait la fenêtre et, la tête dressée, pareille à un chien de chasse ou à un geai sur l'eau, cherchait l'odeur de la neige qui, en hiver, provenait du Mont Botte Donato. Moi aussi, je respirais fort cet air froid qui vous brûlait le nez et vous remplissait les poumons. L'odeur disparaissait aux saisons suivantes, mais maman s'attardait là quand même et s'obstinait à regarder dehors. Ce n'était pas de la nostalgie, comme je l'ai compris bien des années plus tard en allant à mon tour dans la montagne : c'était l'appel d'une autre vie.

En mars, on tuait le cochon. Nous étions une des rares familles de journaliers à en avoir un : le monsieur qui employait papa nous l'offrait. Vers la fin des gelées, les abominables hurlements de terreur de ces pauvres bêtes s'élevaient des campagnes, et je me bouchais les oreilles pour ne pas les entendre. Le jour où l'on tuait le nôtre, maman se rendait elle aussi dans la ferme que possédait le comte Donato Morelli pour décider de la découpe, et papa la priait d'arborer des vêtements neufs. Elle soupirait, feignait de s'en moquer, mais il était évident qu'elle aimait, du moins ce jour-là, s'endimancher comme une dame.

« Je veux t'accompagner, disais-je en pleurnichant car, les cris des cochons avaient beau m'épouvanter, j'avais envie de les entendre.

– C'est dur à supporter. Il vaut mieux que tu restes à la maison. Tu viendras l'année prochaine, tu seras plus grande », répliquait-elle chaque année.

Comme toujours, ç'avait été une grande fête et nous avions mangé de la cervelle frite, accompagnée de pommes de terre et de poivrons secs. Les villageois qui passaient devant la porte

lançaient en gémissant : « *Malvaise* chance a l'homme qui tue pas de pourceau et *croche* pas de saucisses à son plafond. » Alors maman s'emparait d'un saucisson qui séchait, pendu à une poutre, ou d'un morceau de '*nduja*¹ et le leur offrait.

Mais un après-midi, à la fin du mois de mai 1848, elle a déclaré qu'elle parlerait à la comtesse Gullo, sa patronne, à l'occasion de la visite que celle-ci rendait tous les mois à ses tisserandes. Depuis quelques jours, elle était bizarre, agitée ; à n'en pas douter, quelque chose la tracassait : dans ce genre de situations, elle n'avalait plus une seule bouchée.

D'habitude, la comtesse Gullo arrivait chez nous comme une grande dame, suivie d'un cortège de domestiques. Or ce jour-là elle se présenta seule, la tête nue, pâle comme un linge, le visage creusé par l'inquiétude. En réalité, malgré son air désagréable, la comtesse était gentille : libérale, elle avait le courage d'aller chez ses tisserandes, cas unique parmi les patronnes, et elle s'adressait à nous aimablement. Les « messieurs » bourbonniens, eux, nous considéraient comme des idiots, ils nous traitaient de culsterreux et, parce qu'ils avaient fait quelques années d'études de plus, nous regardaient avec suffisance. Nous avons pourtant un cerveau pour penser, et comment ! Nous étions juste obligés de nous taire, raison pour laquelle ils se croyaient plus intelligents. Ils nous croisaient donc sans daigner nous accorder un coup d'œil et rentraient chez eux tout contents. Les libéraux étaient très différents et on les distinguait facilement : c'étaient ces riches qui

1. Ce saucisson mou, pimenté et épicé est une spécialité de la Calabre. Son nom viendrait du français « andouille ».

esquissaient un geste, souriaient et vous donnaient le sentiment de leur ressembler un peu.

Ce jour-là, en entrant, la comtesse Gullo affichait une expression d'épouvante et tremblait de la tête aux pieds. Maman l'a invitée à s'asseoir dans le fauteuil, puis lui a apporté une tasse de lait chaud avec du miel, comme à un membre de la famille. Des exécutions avaient eu lieu quelques semaines plus tôt. Trois hommes avaient été fusillés sur la grand-place de Rogliano, un village voisin, et nous étions tous bouleversés. Les riches libéraux en particulier étaient terrifiés : pour la première fois, ils craignaient eux aussi de mourir. La Garde nationale avait interpellé trois d'entre eux, soupçonnés de comploter contre le roi, et les avait exécutés sans interrogatoire, sans procès, devant tout le monde. Ils s'étaient effondrés, dans des cris et un dégoût unanimes, tandis que leurs hauts-de-forme roulaient sur les pavés. Les gardes ne se contentaient pas de tuer, ils passaient au crible toutes les habitations à la recherche des révolutionnaires afin de les inscrire dans les registres des « individus sous surveillance », les privant ainsi de leurs droits civils et politiques. Tout notable qui échouait dans ces pages se retrouvait de fait ruiné, isolé, comme mort. S'il tentait de se rebeller ou s'il se conduisait mal, les gardes revenaient et le jetaient en prison. Ou encore le fusillaient. Des histoires circulaient à propos de la Fossa, la prison du fort de Santa Caterina, sur l'île de Favignana, en Sicile, un lieu maléfique. « Ceux qui pénètrent dans la prison de Santa Caterina dotés de la parole en ressortent sans voix », ou morts, disait-on. Voilà pourquoi de nombreux « messieurs » avaient fait leurs bagages et quitté le Royaume en cachette au cours

des derniers jours. Pour émigrer, parfois même dans le pays de nos ennemis : le Piémont¹.

Maman a dévisagé la comtesse, atterrée. « Et... vous aussi... » a-t-elle dit d'un ton hésitant. Si les Gullo s'enfuyaient à leur tour, elle perdrait son emploi.

« Non, non, a répondu sa patronne avec un geste de sa main tremblante. Nous ne partons pas. Nous n'allons pas jeter aux orties cent années d'activité. Mais nous devons nous tenir sur nos gardes. Aujourd'hui plus que jamais. »

Elle a ensuite lancé un regard circulaire, comme si elle craignait que d'autres oreilles ne l'entendent.

« C'est ici que nous devons faire la révolution, a-t-elle poursuivi à voix basse en indiquant nos personnes, nos murs humides et nos quelques meubles. Vous autres ouvriers et nous autres maîtres. Ensemble. Il faut que nous chassions le roi Ferdinand et que nous bâtissions un nouveau pays, une Italie unie et juste, libérée des abus des Bourbons, gouvernée par un nouveau roi. »

Elle évoquait le roi qui parlait français tout en étant italien, le roi du Nord, Charles-Albert de Savoie. Or ce roi nous plaisait encore moins que l'autre, car non seulement il se moquait des ouvriers, mais il était aussi l'ennemi du Royaume, et par conséquent le nôtre.

Rassurée, maman lui a souri, puis, la voyant calmée, elle s'est levée, dans l'intention de nous chasser.

1. Avant l'Unité (1861), l'Italie était constituée de plusieurs États, soumis à diverses influences. Les deux maisons rivales étaient celle des Bourbons, à la tête du Royaume des Deux-Siciles, et celle de Savoie, au Nord. C'est cette dernière qui régnera dans l'Italie unifiée.

« Allez donc faire un tour sur la grand-place ! » nous a-t-elle ordonné.

Elle voulait profiter de la présence de la comtesse, et rien – ni les exécutions ni le vent du changement – ne l'en empêcherait.

Comprenant que quelque chose clochait, j'ai repensé au télégramme qui n'était pas arrivé. J'ai donc croisé les bras et Salvo m'a imitée : certains de tirer avantage de cette situation, nous ne comptons pas céder facilement.

« Misérables ! » s'est écriée maman. Elle s'est glissée derrière le rideau et a ouvert un des tiroirs interdits, avant de ressurgir munie de deux tournois. Comme nous ne voyions jamais la couleur des pièces de monnaie, j'avais du mal à en croire mes yeux. « Tenez, allez chez Tonio acheter deux gâteaux », a-t-elle dit.

Tonio était un voisin, propriétaire d'une pâtisserie. Il avait une fille du même âge que Salvo, prénommée Carmelina et affectée de poliomyélite depuis ses deux ans : elle était « blessée à une jambe », expliquait-elle, les yeux embués de larmes ; une nuit, son pied s'était subitement tordu vers l'extérieur. Malgré tout, une fois la douleur passée, elle avait continué de venir jouer chez nous à pierre-feuille-ciseaux et à peindre les cailloux du torrent en compagnie de son frère Giovanni. Au début, j'essayais de ne pas regarder son pied bizarre, puis j'avais cessé d'y prêter attention. Quelques années plus tard, son père avait trouvé de quoi lui payer une opération à Naples et elle avait réapparu, une jambe plus courte que l'autre. Honteuse de cette jambe qui lui semblait étrangère, elle ne s'était plus montrée chez nous.

Avant de sortir, les tournois dans la poche, j'ai jeté un coup d'œil à la fenêtre. Par chance, elle était à moitié ouverte.

Nous avons fait le tour de la maison.

Nous irions un autre jour acheter des gâteaux chez Tonio : nous ne voulions pour rien au monde rater cette conversation.

J'ai grimpé sur le rebord de la fenêtre, puis Salvo m'a aidée à poser les pieds sur deux briques saillantes, sous le regard sévère de sainte Marine de Bithynie. Maman avait puisé dans la commode des feuilles de papier repliées dans une enveloppe. Une lettre. Aussitôt, j'ai pensé avec terreur au comte Tommaso, à Naples, à mon adoption, à toute cette histoire que je m'efforçais d'oublier.

En bas, Salvo et Vincenza me tiraient par la jupe.

Maman était capable de lire quelques mots sans aide, certainement pas une lettre entière ; de plus, à force de fixer son ouvrage, ses yeux « se bousillaient », selon ses propres termes, ce qui lui rendait la tâche encore plus difficile.

« De quoi elles parlent ? continuait de demander Vincenza.

– Chut !

– Mari, de quoi elles parlent ? interrogeait Salvo.

– Taisez-vous ! »

Je me concentrais sur la voix de la patronne qui lisait cette lettre.

« Maria. »

Je suis restée un bon moment immobile, tandis que la comtesse Gullo adoptait une expression de plus en plus sérieuse. Au bout d'un moment, j'ai senti mon sang se glacer dans mes veines.

« Maria ! »

Alors je me suis retournée tout doucement.

« Elles parlent de T-Teresa », ai-je balbutié. Mais elles avaient également parlé de moi et ça, je ne pouvais pas le leur révéler.

« Teresa qui ? a dit Salvo, qui connaissait pourtant la réponse.
– Teresa notre sœur. »

Au lieu de nous rendre chez Tonio, nous nous sommes réfugiés dans le jardin public. Devant stationnaient d'élégantes voitures, attelées à d'énormes chevaux calabrais pourvus d'ocellères tout comme leurs propriétaires qui se promenaient en redingotes et en gilets pour exhiber leurs nouveaux hauts-de-forme. Mais il y avait là deux grandes haies de laurier-cerise et de laurier vrai où une ouverture avait été pratiquée ; en rampant, on atteignait un vaste espace qui nous servait d'abri.

Treize ans plus tôt – elle avait alors moins de six ans – notre sœur avait été adoptée par des cousins des maîtres de papa, une branche de la famille Morelli, de nobles propriétaires terriens de Campanie qui, s'ils possédaient tout, ne pouvaient pas avoir d'enfant. Il s'était agi non d'un choix, mais d'un chantage : en refusant de donner sa fille au cousin de don Donato, le comte Tommaso, papa aurait perdu son emploi et, sans emploi, il lui aurait été impossible de fonder une famille. Il aurait par la suite d'autres enfants, mais pas de travail, avait-il compris.

Papa et maman avaient donc accepté. En échange, les parents adoptifs s'étaient engagés à payer des études à leur fille et à l'entretenir jusqu'au jour de son mariage. Une fois par an, ils nous envoyaient un cochon en signe de gratitude.

« Heureusement, a commenté Salvo, sinon on serait morts de faim. »

Le comte Tommaso, poursuivit la comtesse Gullo en lisant la lettre qu'un noble ami des Morelli avait écrite, était un bourbonien

convaincu, soit « un de ces conservateurs qui veulent que les choses demeurent inchangées, que les pauvres meurent à la tâche et soient privés de droits, exposés aux abus, aux horaires et aux salaires dont ils ont, eux, décidé », expliqua la patronne de maman. Voilà donc où mes parents voulaient m'envoyer, un bien bel endroit...

Étant libéraux, les Gullo savaient que le vent allait se lever, un vent soufflant du nord au sud, le vent de la liberté ; ils savaient qu'on avait annoncé dans le Royaume une Constitution, ainsi que l'instauration d'un Parlement ; que le roi perdait du pouvoir et que le peuple en gagnait, ce qui avait entraîné rafles, exécutions et emprisonnements. La comtesse savait que la Sicile s'était déclarée indépendante, que pendant cinq journées grandioses à Milan les femmes avaient elles aussi pris les armes pour chasser les Autrichiens, pouvoir crier comme en France « Liberté pour le peuple ! », et que les hommes avaient arboré des couvre-chefs pointus, pareils aux nôtres, pour montrer aux envahisseurs autrichiens que l'Italie entière les soutenait. À Naples, ajouta la comtesse d'un air à la fois exalté et inquiet, les jeunes avaient empoigné leurs fusils contre le roi Bourbon¹.

« C'est vrai, a commenté Salvo. Je l'ai lu chez le barbier Tosca.
– Qu'est-ce qui est vrai ? ai-je interrogé.

1. Du 18 au 22 mars 1848, la population milanaise chassa les autorités et les troupes autrichiennes qui occupaient le royaume lombardo-vénitien. Lui accordant son appui, le roi Charles-Albert de Sardaigne déclara la guerre à l'Autriche et annexa la Lombardie. Le 12 janvier 1848, la Sicile se révolta contre les Bourbons et proclama son indépendance le 25 mars. Suivant cet exemple, la population napolitaine se révolta le 17 janvier.

– Giovanni Tosca a accroché à l'intérieur d'une armoire un article qu'il a découpé dans le journal *Lume a gas*, et si la Garde nationale le trouve, elle le fusillera. Mais tout le monde est au courant et on fait la queue pour aller lire cette page.

– Qu'est-ce qu'y est écrit ? a demandé Vincenzina.

– “Le mot a retenti. Le mot qui rachète une nation s'est fait entendre ! Constitution !” a répété Salvo comme un perroquet sans bien comprendre ce que cela signifiait. D'après Raffaele, c'est une vieille page qui ne vaut plus rien. Le roi est revenu sur la parole donnée. »

Dès le mois de mars, à l'annonce de l'instauration d'un Parlement, le comte Tommaso et la comtesse Rosanna, les parents adoptifs de Teresa, avaient quitté leur habitation de Pontelandolfo pour se rendre à Naples où ils avaient rencontré à plusieurs reprises le roi Ferdinand, ami d'enfance du comte. Il importait de favoriser leurs intérêts avant que ne soit promulguée la Constitution, puisque les libéraux intriguaient pour priver les bourbonniens et eux-mêmes des privilèges dont ils avaient toujours joui. De plus, disait la lettre, ils confirmaient qu'ils seraient heureux de m'adopter, moi, la sœur cadette de Teresa, et qu'ils attendaient le bon moment pour me faire conduire à Naples, puis chez eux à Pontelandolfo. La comtesse pointa alors les yeux sur maman et demanda : « C'est vrai ? » Maman acquiesça et il me sembla que quelque chose se brisait dans ma poitrine.

Mais le 15 mai, jour où le Parlement était censé siéger, le roi avait refusé de signer la Constitution. Il s'était agi d'une mise en scène, commenta la patronne de maman : le roi n'avait jamais eu l'intention d'instaurer un Parlement ni de céder son pouvoir.

Aussi, quelques heures plus tard, de jeunes Napolitains étaient-ils descendus dans la rue et une révolte avait-elle éclaté, pour se prolonger dans la nuit. Le lendemain à l'aube, en se penchant à une de ses fenêtres, Tommaso et Rosanna Morelli avaient découvert la ville en flammes. Mais ils n'avaient pas le choix : ils devaient regagner la cour au plus vite, ils devaient comprendre ce qu'il adviendrait des bourbonniens et d'eux-mêmes. Or la situation dans les rues de Naples était plus grave qu'ils ne le pensaient. Ils avaient été pris au piège entre les barricades de la via Toledo et celles de la via Santa Brigida, encore plus imposantes. Les rues latérales étaient bloquées et, après huit heures de tirs, un feu croisé s'était déchaîné. Le comte Tommaso avait ressenti une douleur au cou et à la jambe : c'étaient des balles. Se penchant sur lui au moment où il tombait, sa femme avait été touchée au dos, au côté et à la tête.

Mes parents adoptifs étaient morts – quelle tristesse ! Personne ne m'emmènerait loin de Casole. Les corps étaient restés une journée entière dans cette rue de Naples, tués par les fusils des jeunes révoltés. Un féroce *malordre* – l'incendie jaillissant du cœur des opprimés napolitains comme du cratère du Vésuve, dit la comtesse Gullo – avait éclaté. À cause de lui, Teresa avait perdu ses parents : elle ne pouvait plus demeurer à Pontelandolfo, elle devait abandonner son confort, elle devait oublier également le garçon auquel elle était promise. Elle était soudain redevenue pauvre, une fille de personne comme nous, et il ne voulait plus d'elle.

« Ces maudits bourbonniens l'ont jetée à la rue, dit la comtesse Grullo en secouant la tête. Et vous aviez l'intention de leur donner aussi une autre fille ? “Une petite rente mensuelle...” lut-elle alors que maman blémissait, c'est tout. Maintenant qu'ils sont allés dans

BRIGANTESSA

l'autre monde, tous leurs biens reviennent à leurs cousins Morelli. Et il vous faut reprendre votre Teresa ainsi que vous l'avez donnée. »

Nous baignions, au milieu de la haie, dans le parfum du laurier-cerise. Ainsi je n'irais pas rejoindre Teresa, c'est elle qui viendrait ! Brusquement j'ai eu l'impression d'être trahie et abandonnée, même si personne ne m'avait prise. Mais je n'étais pas seule, Salvo jouait à présent avec une coccinelle.

« Alors *elle*... revient ? a-t-il interrogé au bout d'un moment en faisant descendre et monter le petit animal sur sa paume, comme si cette histoire ne l'intéressait guère.

– Oui.

– Et quel âge elle a ?

– Dix-neuf ans. »

J'en avais sept, lui dix.

Vincenza, quatre. « On va chez Tonio acheter des gâteaux ? a-t-elle demandé de sa voix fluette.

– Non », ai-je répondu en même temps que Salvo.

Mystérieusement, nous avons compris qu'en compagnie de cette sœur inconnue notre vie ne serait plus jamais la même.

Quelques semaines plus tard, Teresa s'est présentée à Casole à bord du coche de Cosenza, munie de nombreuses malles et accompagnée de deux hommes.

Papa, qui ne prenait jamais de repos, avait demandé au comte Morelli une matinée de liberté. Il avait déjà fendu le bois entassé sous l'auvent où il le mettait à sécher au soleil. C'était le seul moment de ses journées où il paraissait heureux : il tirait sa hache d'une étagère cachée dans le bahut et y déposait un carnet de quelques pages dont il ne se séparait jamais, puis il ôtait sa veste, priait Raffaele et Salvo de l'aider à transporter la souche de mélèze dissimulée derrière le rideau et sortait. Dans ce bahut se trouvait aussi un petit sac contenant une poignée de terre granuleuse et sombre qu'il avait ramassée dans les champs des Morelli. « C'est la seule que je posséderai jamais », disait-il, et chaque fois qu'il allait couper du bois, il s'assurait que le sachet était bien à sa place.

Apprenant que le coche était arrivé, Vincenza et moi nous sommes précipitées à sa rencontre. Carmelina, qui se tenait comme d'habitude sur le pas de sa porte, nous a suivies en traînant sa jambe raide.

Teresa est descendue comme une dame, ou comme la comtesse qu'elle croyait être. Vincenza et moi nous sommes dévisagées,

bouche bée : elle arborait une jupe turquoise à volants, garnie d'une crinoline et de tulle, un corsage en satin et dentelles, ainsi qu'un grand chapeau empanaché. Jamais nous ne l'avions imaginée aussi élégante, pas même dans nos rêveries les plus folles. Derrière elle, ses deux accompagnateurs s'emparaient sans un mot des bagages, tandis que nous la scrutions tous, immobiles. C'était la première fois qu'on déchargeait autant de malles et de richesses à Casole, la première fois qu'on voyait une démarche si noble.

Une procession s'est aussitôt formée sur les pas de cette étrangère qui venait de la ville. Les villageois murmuraient : « La dame est rentrée... », « C'te *fistonne* du compère Oliverio existait donc bien... », « Voyez-vous ça... », « Mais non, elle était pas morte... », « C'est la *grandelle*... », « Elles, c'sont les p'tiotes ».

« Teresa ! » l'ai-je appelée de loin. C'était une femme faite, non une adolescente comme je le croyais, ni le fantôme dont j'avais parfois rêvé, même si elle avait le visage poudré et une voilette sur les yeux. « Nous, on est Maria et Vincenza. »

Mais elle ne s'est pas retournée.

« Teresa, on est là. Nous, on est Maria et Vincenza ! » ai-je répété plus fort en essayant de couvrir le vacarme. Or cette citadine s'obstinait à pointer les yeux droit devant elle, comme si elle était sourde. Alors nous nous sommes approchées en nous frayant un chemin parmi la foule.

« Teresa, on est tes sœurs », ai-je dit tout près d'elle.

Elle a remarqué notre présence, mais elle n'a que légèrement bougé la tête pour nous observer à la dérobée, comme si elle n'avait aucune envie de nous voir.

« Je suis fille unique ! » a-t-elle soudain déclaré avec l'accent de la Campanie.

Immédiatement le vacarme a repris : « Hé, regarde c'que font les p'tiotes... », « Elle ressemble pas à ses sœurs », « C'sont pas ses sœurs, c'sont les serves... », « J'me demande ce qu'elle est venue faire ici ». Puis, comme si de rien n'était, Teresa a continué son chemin et, le regard rivé au sol, a suivi les villageois qui l'escorteraient vers la maison.

Maman l'attendait debout devant la porte, Angelino dans les bras, tandis que Raffaele et Salvo vrombissaient autour d'elle.

À son arrivée, elle a chassé les curieux et a invité Teresa à entrer sur le ton qu'elle employait avec la comtesse Gullo.

« Venez, venez », lui disait-elle d'une voix mielleuse, vouvoyant sa propre fille.

Teresa a murmuré un ordre bref à ses deux accompagnateurs qui se sont hâtés de déposer les malles dans la maison. Ils lui ont ensuite adressé un signe de tête et, sans un mot, ont regagné le coche qui devait les ramener là d'où ils étaient partis.

Maman avait ôté du fauteuil son nécessaire à couture. Sur la table étaient alignées toutes les bouteilles que nous possédions, y compris celles de l'eau-de-vie et du vin cuit ; sur deux plateaux, des gâteaux : la *cicerata* et les *scalille*¹ commandées à Tonio, que Carmelina avait apportées, encore chaudes, ce matin-là.

1. Gâteaux calabrais typiques des fêtes de Noël, composés d'une pâte simple formant de petites boules pour la première (du calibre des pois chiches, d'où son nom) et d'anneaux torsadés pour les secondes, qu'on fait frire puis qu'on passe dans du miel.

« Merci », s'est contentée de dire notre sœur. Immobile, muette, les bras croisés, elle avait l'air étrange, très étrange. Nous autres échangeons des regards en partageant les mêmes pensées : « Quoi, elle ne parle pas ? », « Et elle n'est même pas gentille... ».

Elle a refusé de s'asseoir dans le fauteuil ou à la table, préférant s'installer sur une chaise solitaire, dans un coin, les yeux baissés, nous ignorant totalement. Elle avait laissé tomber sur le fauteuil son chapeau surmonté d'une longue et comique plume d'autruche.

« Vous avez fait bon voyage ? lui a demandé maman, aussi perplexe que nous. C'était fatigant ? Vous avez faim ? Vous avez sûrement soif... » Mais Teresa gardait le silence, comme absente. Vincenzina et moi avions imaginé un tas de choses – pas que notre sœur riche fût à moitié muette.

Alors maman a rempli une petite assiette de gâteaux et un verre de vin cuit, qu'elle a posés sur le bahut, à côté duquel notre sœur était assise. En vain : cette dernière est restée immobile, fixant sur ses malles un regard chagriné.

Nous autres enfants nous tenions debout, contre le mur, pareils à des statues, sans trouver le courage de bouger, comme quatre andouilles. Maman ne cessait de s'agiter, tandis qu'Angelino, dans ses bras, pleurait comme un malheureux ; elle allait et venait dans la pièce en tapotant la couche de notre petit frère qui hurlait encore plus fort, accentuant le tour désespéré de cette première rencontre.

Malgré tout, j'observais de loin cette sœur qui me semblait si différente, si supérieure, et je l'admirais en secret. C'est avec elle que j'aurais vécu si mes parents adoptifs n'étaient pas morts, avec elle un point c'est tout, pensais-je, et elle aurait peut-être été gentille, elle m'aurait peut-être adressé la parole. En y regardant mieux,

Teresa ressemblait à papa, contrairement à moi qui étais le portrait tout craché de maman. Petite et brune, elle avait le teint mat et les cheveux foncés, le front étroit et de minuscules yeux enflammés de prédateur. Moi, j'avais hérité des cheveux châtain de maman, de sa grande taille, de ses prunelles marron et humides, ainsi que de ses longs cils effilés. Et si je portais une *camise* fanée ayant appartenu à tante Maddalena et sans doute aussi à maman, Teresa, qui s'était changée derrière le rideau, arborait une robe en taffetas bleu pâle à volants que j'avais vue sur des images en lorgnant à travers la porte de l'unique couturière de Casole, une femme méchante et solitaire qui montait de Catanzaro une fois par mois. Elle était chaussée de bottines bien cirées en cuir blanc et à talons fins, qui me paraissaient magnifiques. « Elle espère repartir au plus vite, a murmuré Salvo à mon oreille en se baissant un peu, plaqué contre le mur. Elle quitte même pas ses *grollettes*. »

Vers midi, avant le déjeuner, papa est revenu de la grand-place où tout le monde l'avait interrogé au sujet de la nouvelle arrivée. Entre-temps, Teresa avait ouvert ses malles, dont elle avait d'abord tiré une grande poupée en porcelaine, et elle continuait de mignoter ses affaires l'une après l'autre. Aussi, devant ces draps de lin, ces serviettes moelleuses, ces vêtements brodés, ces dentelles qu'on aurait dit en sucre, papa s'est mis à plaisanter, ce qu'il faisait rarement avec nous.

« Y t'ont laissé ta dot ! s'exclamait-il en riant et en tapant sur la table. Maintenant faut qu'on t'dégotte un mari plein aux as. » Il a soulevé son verre de vin : pour l'occasion, il était allé chez Tonio acheter un demi-litre d'Arghillà¹.

1. Vin calabrais renommé, produit dans la province de Reggio Calabria.

« Don Francesco ! Le plus riche de Casole ! a lancé Raffaele, qui avait brusquement troqué le rang d'ainé contre celui de cadet.

– Lui, c'est un *trop-passé* ! Les quelques cheveux qu'il a sur le caillou sont blancs comme neige ! a dit Salvo en éclatant de rire. Y sera bientôt au cimetière ! »

Maman se mouvait chez elle comme une invitée ; tout en préparant le repas, elle observait cette fille qui lui était inconnue, ou presque. Elle s'efforçait de comprendre en scrutant ses petits yeux comment cette femme de dix-neuf ans avait réussi à sortir de son corps.

Teresa ne participait pas à la conversation. Debout, vêtue de pied en cap, elle nous toisait comme elle avait toisé les deux porteurs. À en juger par le mélange de méchanceté et de terreur que trahissait son regard, elle semblait se demander par quel mystère elle était née dans cette maison ; si cette femme sale et mal fagotée était sa vraie mère ; si ces cinq morveux au visage émacié et aux guenilles étaient ses frères et sœurs. Le dos au mur, l'air affolé, elle cherchait dans la pièce une issue inexistante.

De temps en temps, elle posait les yeux sur moi. « C'est donc toi », avait-elle dit brusquement entre ses dents avec une expression impassible.

Mon sang s'était glacé dans mes veines. J'avais bien compris qu'elle évoquait mon adoption manquée, et je comprenais aussi, au pli de ses paupières, qu'elle me méprisait plus que tout autre membre de notre famille.

« Elle ne fait que regarder ? » a-t-elle soudain interrogé à voix haute en m'indiquant d'un signe de tête.

Je contemplais sa poupée de porcelaine aux cheveux noirs et ondulés en crins de cheval. Elle portait une jolie petite robe rouge aux poignets et au col bordés de dentelles, mais elle était en piteux état, privée de son nez, d'un bras et d'un de ses yeux en nacre. C'était la première fois que nous voyions une poupée, Vincenza et moi, aussi étions-nous envoûtées.

Comme maman ne me défendait pas, ne disait pas un mot, j'ai baissé les yeux et murmuré : « T'inquiète pas, j'te la faucherai pas.

– Qu'est-ce que tu as dit ? » s'est-elle écriée.

Je n'ai pas répondu. Les autres ont feint l'indifférence, emportés par cette excitation collective : un membre de la famille avait connu la fortune, la vie des riches, raison pour laquelle nous finirions tous par en jouir, ne serait-ce que par notre proximité, pensaient-ils.

Vincenzina, peu habituée à la tendresse de papa qui l'avait prise dans ses bras, riait et promenait son regard un peu dépaysé tantôt sur la poupée, tantôt sur sa nouvelle sœur en se suçant les doigts. Raffaele observait Teresa, lui aussi, en particulier sa poitrine rebondie, pressée entre les boutons de sa robe bleu pâle. Il ne manifestait aucune gêne : jamais il n'avait côtoyé ainsi une adolescente déjà formée. De temps en temps, Teresa glissait la main dans son décolleté et tirait sur son corset, ce qui troublait encore plus Raffaele. À l'âge de treize ans, il avait brusquement grandi, acquis du poil aux joues et des épaules pointues d'homme, qui saillaient sous son maillot de corps effiloché. Sa voix avait changé trois mois plus tôt, tout comme ses yeux, et il contemplait maintenant sa nouvelle sœur d'un air de propriétaire.

« Enlève tes chaussures, mets-les dans la chambre », a dit maman à Teresa.

Nous nous sommes tous tus : enfin, quelqu'un avait eu le courage de lui adresser la parole.

Teresa a secoué la tête en levant le menton vers le plafond. Elle a regardé les taches d'humidité avec malice.

Nous attendions tous qu'elle dise quelque chose, mais elle examinait la pièce sans prononcer un mot.

Puis elle a brisé le silence :

« Je ne coucherai pas ici. »

Sous l'accent de la Campanie, sa voix ressemblait à celle de maman, je m'en rendais compte : elle s'étranglait un peu dans sa gorge.

Maman a abandonné sur le poêle le chiffon avec lequel elle s'était essuyé les mains après avoir pelé les pommes de terre.

« Comment ça tu coucheras pas ici ? Ma fille, on a pas d'autre endroit. Je regrette que...

– Ça pue les bêtes et la transpiration. Il est impossible de dormir à huit dans un trou pareil. »

Papa se taisait, tout le monde se taisait.

« Qu'esse on doit faire, ma fille ? C'est... a dit maman en guise d'excuses.

– Elle », l'a interrompue Teresa avec un regard de vipère en me montrant.

J'ai senti un coup à la poitrine, comme si ce « elle » m'avait transpercée. J'ai vacillé et reculé au point de me cogner contre le mur.

« Si vous voulez que je reste, il faut qu'elle parte, *elle*. Il n'y a pas assez de place pour tout le monde ici. »

Maman a baissé les yeux, et papa l'a imitée. En un éclair, j'ai compris qu'ils ne s'opposeraient pas à la volonté de Teresa, que

personne n'aurait jamais le courage de la contredire. L'état qui me serrait la poitrine s'est relâché et je me suis effondrée.

La chambre de papa et maman reviendrait à Teresa. Raffaele et Salvo dormiraient comme ils l'avaient toujours fait, les quatre autres se serreraient dans mon lit et celui de Vincenza réunis.

Il n'y avait plus de place pour moi à la maison. Les derniers jours, je coucherais entre mes frères, puis on me chasserait.

« Tu peux aller un peu chez tante Maddalena », a dit maman sans avoir le courage de me regarder en face.

Ce courage, je l'ai trouvé, moi, avant de me mettre au lit.

Salvo a essayé de m'arrêter – en vain : je me suis dégagee et j'ai couru dans la nouvelle chambre de ma sœur, j'ai ouvert toute grande la porte, qui a claqué contre le mur. Assise sur le lit, Teresa s'apprêtait à se glisser sous les couvertures, sa poupée en porcelaine dans les bras.

Je me suis approchée et je l'ai dévisagée. Je me moquais bien qu'elle fût plus âgée que moi, qu'elle fût déjà une femme, qu'elle fût une citadine, je n'avais peur de personne.

« Pourquoi tu veux me chasser ? ai-je demandé. Qu'est-ce que je t'ai fait ? »

Durcissant les mâchoires, elle m'a regardée comme si elle me voyait pour la première fois. Elle a relevé le menton et a susurré, pour éviter que les autres ne l'entendent :

« Mes parents étaient allés à Naples pour t'accueillir... » Tout en parlant, elle caressait sa poupée mutilée. « Ils t'avaient acheté ça... » Elle l'a tendue un peu vers moi en la tenant par son unique bras. « ... Elle est restée pendant des mois sur le lit qui t'était destiné,

BRIGANTESSA

posée contre l'oreiller. Mais maintenant, par ta faute, mon père et ma mère sont morts. » Elle a resserré les doigts autour du petit bras.

Elle fixait la poupée d'un regard vide.

« Tu as gâché ma vie... » a-t-elle continué. Elle a posé sur moi des yeux maléfiques. Puis, d'un geste sec, elle a cassé l'autre bras, *crac*, et l'a laissé pendre à l'intérieur de la petite robe. « Moi, je gâcherai la tienne. »

Écrasée entre les pieds de Raffaele et les aisselles de Salvo, je n'ai pas fermé l'œil des deux nuits suivantes. Quand papa se levait, à quatre heures du matin, je le regardais se mouvoir dans la pénombre.

Le second jour, au moment où la demie de six heures sonnait au clocher, tante Maddalena a frappé à la porte. Elle arrivait à pied de la campagne, à plus d'une heure de marche de distance.

Cette grosse dame était la sœur aînée de maman. Le front large et le visage rubicond, elle portait des vêtements qui sentaient le fromage, les animaux et le bois, un foulard crasseux autour de la tête et, aux pieds, des sandales d'un cuir aussi dur que l'écorce des hêtres.

Elle est entrée et nous a salués à voix haute, puis elle a attrapé une chaise et s'est assise à table sans se soucier du bruit qu'elle faisait. Je feignais de dormir tout en l'observant entre mes doigts : on aurait dit une ourse, un gros animal effrayant, et l'odeur qui se dégageait d'elle était encore plus désagréable que celle des pieds de Raffaele.

Maman a préparé du café avant de nous secouer tous, mais nous étions déjà réveillés. Elle a dit à sa sœur :

« *Désouille* donc ton foulard, y sent les bestiaux.

– Les bestiaux, tu parles... y sent la merde, a plaisanté Raffaele.
– J’vais l’*désouiller*, j’vais l’*désouiller*... a rétorqué notre tante, avant de se tourner vers la chambre close. C’est là qu’elle est ? »

Maman a acquiescé.

« Tant mieux pour elle », a commenté tante Maddalena. Elle a vidé sa tasse, puis m’a lancé, radieuse et édentée : « Mamzelle, pas d’école aujourd’hui.

– J’aurais préféré aller à l’école plutôt que chez toi.

– Tiens, mange un peu, a dit maman en me tendant les gâteaux qu’elle avait achetés pour ma nouvelle sœur.

– J’ai pas faim. »

Je suis allée à l’évier et me suis lavé la figure en me mouillant les cheveux. Puis je me suis habillée.

Vincenza ne me quittait pas des yeux. Resté au lit, Salvo m’observait, appuyé sur un coude. Je me suis penchée et il a imprimé un baiser sec sur mon front.

Raffaele a murmuré : « Reviens vite, *moiselle*, d’viens pas comme tatie. » Et il m’a cligné de l’œil.

« Qu’esse tu veux dire ? » a réagi notre tante.

J’ai pris mes vêtements dans le coffre, ainsi que la seule paire de chaussures que je possédais, avant de me diriger vers la porte.

Tante Maddalena vivait dans une cabane en bois sur le flanc de la colline, au-dessus du village, dans le grand pré d’où partait le sentier qui menait au bois de Fallistro.

C’était la dernière maison, à l’orée du bois : un bâtiment privé de puits et en si mauvais état qu’on avait l’impression qu’il ne tarderait pas à s’écrouler. Au sol, un plancher grinçant ; sur le

plafond et les côtés, une multitude de fentes qui laissaient passer le vent et la pluie ; partout, des morceaux d'écorce en guise de rapiécage. La richesse, l'acier et les usines qui naissaient dans les villes, les plantations de mûriers et les industries de la soie, les modes que les notables rapportaient de leurs voyages n'étaient pas arrivés jusque-là.

« C'est ici que tu dormiras », a dit tatie en indiquant une porte quand nous sommes entrées. Le feu brûlait dans la cheminée, il faisait chaud. Je n'avais encore jamais eu de chambre pour moi toute seule.

Les premiers jours, je me mouvais dans cette cabane comme si j'étais traquée. Je me déplaçais dans le poulailler et le potager en proie au sentiment d'être perdue ; la vie et les bruits du village me manquaient, et la nuit je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Le chant des grillons, le coassement des grenouilles près du vieil abreuvoir, les grognements des cochons et les bêlements des chèvres qui venaient de la ferme des comtes Mazzei semblaient me harceler.

Puis, un dimanche matin, je me suis réveillée reposée.

« C'te nuit t'as dormi, a dit tatie. Pour la première fois, tu t'es pas levée pour boire de l'eau, tu t'es pas tournée et retournée dans ton lit. »

Peu à peu j'ai cessé de sentir les odeurs fortes de la campagne et celle que dégageait tatie. Je me réveillais au chant des piverts, me préparais pour l'école et trouvais sur la table une tasse fumante de café d'orge, accompagnée de deux tranches du pain que tante Maddalena cuisait une fois par semaine dans le four en briques,

devant le poulailler, et de deux pots de confiture de nectarines et de cerises.

« Belle chance que tu sois là, sinon personne mangeait ces *confifruits*. Mais y sont bons, y sont de l'année dernière. »

Son mari avait gagné la forêt deux ans plus tôt, la laissant seule, raison pour laquelle ses réserves ne lui étaient pratiquement plus utiles. Quand je lui demandais où il était, elle marmonnait d'un ton expéditif : « Autour de Serra Pedace, y mène sa vie dans la montagne. »

Moi, je l'imaginai sur le Mont Curcio, ou sur le Monte Scuro, tapi dans une grotte, plus robuste qu'un homme normal et autant qu'une énorme bête poilue, doté de doigts semblables à des griffes.

À Casole, on surnommait tonton « *Tremble-Terre* ». Une légende était née à son sujet, comme sur tous ceux qui prenaient le maquis. Ils descendaient de ces charbonniers des montagnes qui s'étaient battus aux côtés des Bourbons contre l'occupation des Français de Murat, ce qui leur avait valu un respect unanime. Mais après leur victoire, le roi Bourbon n'avait pas tenu la promesse par laquelle il s'était acquis leur alliance, à savoir l'abolition de la servitude des grands domaines. Nombre d'entre eux s'étaient donc révoltés et avaient décidé de rester dans les montagnes où ils affrontaient maintenant leurs anciens camarades.

On racontait que tonton *Tremble-Terre* était capable de tuer à mains nues un loup de la Sila et qu'il n'autorisait personne à le piétiner. Il avait d'abord été savetier, mais à cause des travaux que les « messieurs » lui imposaient sans le payer, du loyer élevé du trou à rats qu'il avait pour échoppe et de la taxe sur le tannage des peaux, il ne gagnait pas suffisamment d'argent pour se nourrir.

Pendant vingt ans, il avait mené avec tatie une existence misérable qui ne leur avait pas apporté d'enfant. Puis un « monsieur », le propriétaire de la boutique, l'avait menacé après avoir réclamé gratuitement des chaussures neuves pour sa famille entière. Alors que tonton *Tremble-Terre* se rebellait, l'homme lui avait conseillé de faire attention au lopin sur lequel était construite sa maison, à la campagne.

« Elle appartenait à mon père, avait rétorqué tonton. Et, avant lui, à son père. Elle est à moi. »

Le « monsieur » avait éclaté de rire avant de pointer un doigt sur lui et de lancer : « Ton lopin jouxte des terres communales. Alors si tu ne fais pas attention, il me reviendra. Il me suffira d'aller chez le gouverneur et de lui dire de modifier le cadastre. »

Tonton *Tremble-Terre* savait qu'il n'y avait rien de plus probable, que ce ne serait pas la première fois qu'un « monsieur » s'approprierait une terre en corrompant le gouverneur. Malgré tout, il n'avait pas cédé, il avait réclamé avec insistance les ducats qui lui étaient dus. Quelques jours plus tard, quatre hommes vêtus de noir s'étaient présentés à son échoppe. Ils avaient détruit ses outils, lui avaient cassé quatre côtes et notifié son expulsion. Tonton *Tremble-Terre* avait passé un mois au lit et, une fois rétabli, il avait décidé de gagner la forêt : il ne supportait pas cette vie.

Caché dans la montagne, il attaquait avec ses compagnons les propriétés des nobles et des bourgeois en s'efforçant de ne blesser personne, puis il retournait au village et partageait le butin avec les paysans.

« Il imite la forêt. Il reprend ce qui lui appartient », avait commenté tatie.

Le soir, elle me racontait des histoires sans me ménager, comme si j'étais déjà assez grande pour surmonter la peur. « Tonton a la tête remplie d'onges, disait-elle devant la cheminée ou, l'été, entre le poulailler et le potager, quand la lune brillait haut dans le ciel et que les cigales chantaient. Des songes d'un avenir juste, de grands songes. » Chaque fois qu'elle prononçait le mot « grands », je me demandais si je partageais moi aussi ces rêves, en quoi ils consistaient et en vertu de quelle force ils bouleversaient la vie de certains individus : chez nous, personne n'en formulait et de toute façon j'étais incapable d'attribuer un sens à ce terme.

Par les jours sans nuages on voyait de la cabane tous les sommets et, plus loin, l'Aspromonte, au sud, ainsi que le Pollino¹, au nord.

Tatie nommait les cimes les plus élevées : « Ça, c'est le Botte Donato, disait-elle, les yeux enflammés. Et ça, le Monte Nero. Ici, la Serra Stella, et là les montagnes de la Porcina. Au fond, le Mont Curcio. »

Son village natal, situé au-dessus de Loriga, lui manquait autant qu'à maman. Comme plus personne n'y vivait depuis la mort de mémé Tinuzza, elle allait de temps en temps s'assurer que la montagne ne reprenait pas la petite maison de pierre où elles avaient toutes deux grandi.

1. L'Aspromonte est un massif culminant à 1 956 mètres, au Montalto. Situé au bout de la Botte, il est bordé de fines bandes côtières. Le massif du Pollino s'étend entre la Basilicate et la Calabre, il culmine à 2 248 m (mont du même nom).

« Tu sens c'bon air ? » interrogeait-elle au cours des journées limpides d'hiver. Je hochais la tête et elle riait, comme si elle avait distingué dans mes yeux un penchant que j'ignorais moi-même. Elle m'apprenait à inspirer correctement en ouvrant tout grands les poumons. « Respire fort. L'air arrive de là-haut », expliquait-elle par les froides soirées, tandis que nous admirions le paysage à la lumière de la lune, vêtues de vestes en laine et chaussées de gros souliers. De temps en temps, je me demandais comment nous jugerait, si elle nous voyait, cette nouvelle sœur qui arpentait la maison dans des pantoufles pointues à la mode du Nord.

Tatie se levait à l'aube pour nourrir les poulets et s'occuper du potager, accompagnée de deux ou trois chats au pelage foncé qui allaient et venaient à leur guise entre les champs et les fermes. Tous les matins elle déposait à leur intention, près de la porte, deux soucoupes de lait, certaine qu'ils ne tarderaient pas à apparaître. Elle leur avait donné le nom de ses montagnes. « Stella, Scuro¹. Ici ! Vous avez bien dormi ? » leur lançait-elle. Elle bavardait un moment avec eux, puis rentrait et se mettait au métier à tisser.

Elle travaillait pour les Gullo, comme maman, et elle avait elle aussi le dos courbé, les doigts tout abîmés.

« Faut bien, Mari, hélas, faut bien, me disait-elle, penchée en avant. Deux œufs, ça nourrit pas son homme. Faut du lard et un verre de vin de temps en temps. »

Tout en tissant, elle chantait à voix basse le chant des brigands calabrais, que j'apprenais par cœur :

1. *Stella* signifie « Étoile » et *Scuro*, « Sombre », « Noiraud ».

BRIGANTESSA

*Dix-huit ans, ô mon Seigneur,
quel bel âge à porter,
et quelle belle vie à donner,
la vie qui est en fleur !
Le brigand paysan a été
par l'opresseur fauché.
Désarmé par la mort,
il dort comme un petiot,
brin d'herbe droit,
à ta porte couché.
Ô Seigneur, toi qui le peux,
donne-lui le ciel des héros.*

Je contemplais les fils de soie qui se changeraient en corsage de robe du soir, en manchette, ou en ceinture, puis je regardais tatie, qui remuait ses mains en scrutant le vide ; tatie qui ouvrait la foule, fixait la trame, abattait le peigne.

« La liberté des messieurs est not' condamnation », affirmait-elle, mais comme si cela ne la concernait pas vraiment, pas totalement, comme s'il s'agissait d'une loi de la nature à accepter telle quelle. Elle répétait tous ces mouvements encore et encore, avant d'aller se coucher.

Au retour de l'école, après le déjeuner, j'accompagnais tatie dans la forêt, chaussée de gros souliers crevés et un peu trop grands pour moi.

« Prends ta hache », m'ordonnait-elle.

Nous partions furtivement, nos outils cachés au fond de son sac, car il était interdit non seulement de couper du bois, mais aussi de cueillir des rameaux, des pommes de pin et des châtaignes, ou encore de remplir une besace de feuilles mortes. Des mouchards de la Garde nationale arpentaient forêts et champs, ils vous suivaient au moindre soupçon et, sans aucune preuve, vous jetaient en prison. Toute cueillette était punie de dix ans de prison, voire d'exécution dans les cas les plus graves. On racontait qu'un journalier avait été fusillé après avoir glissé sous sa veste une poignée d'épis de blé.

Au bout d'une heure de marche, tout ce qui était étranger à la forêt s'effaçait à notre insu devant un univers fermé, peuplé d'étranges présences. Nous coupions drageons et branchettes, en particulier de hêtre et de mélèze, bois qui brûlent bien et produisent beaucoup de chaleur. Nous en récoltions en abondance en jetant des regards circulaires, comme si les arbres, l'air et la forêt n'étaient

pas là aussi pour nos personnes, nos estomacs, notre bien-être ; nous négligions en revanche le pin, qui sentait bon, mais chauffait peu. Après avoir fourré le bois dans son sac, tatie choisissait deux pierres plates sur lesquelles nous nous asseyions.

« Écoute », disait-elle, un doigt pointé vers le ciel.

On entendait chanter les geais et les milans, qu'elle repérait tout de suite, alors que je les cherchais en vain sur les branches. Elle avait une prédilection pour l'autour, un oiseau imposant et élégant dont la poitrine semblait faite d'acier, disait-elle, raison pour laquelle il est devenu aussi mon préféré. On percevait ensuite le glapissement des renards et, en tendant bien l'oreille, le hurlement du loup. Venaient après, peu à peu, le vrombissement des libellules et des mouches, le coassement des grenouilles, les bruissements des rongeurs et des musaraignes.

Tatie a fermé les yeux et, un léger sourire aux lèvres, a écouté ces sons comme si elle savourait une musique céleste. Au bout de quelques minutes elle s'est levée. Il y avait sur un tronc une grosse larve blanche de la dimension d'un doigt, sorte d'amas de mucus qui se recroquevillait et se détendait dans son ascension, laissant derrière elle une traînée de bave dense et écumeuse, répugnante. L'avisant, tatie a tapé sur l'écorce.

« Viens ! » m'a-t-elle appelée.

Elle a encore assené quatre ou cinq coups brefs au tronc : il sonnait creux. Mort depuis longtemps, il hébergeait des centaines de larves de scarabée. Ravie, tatie a plongé le bras à l'intérieur et en a attrapé une poignée. Elle a fourré une larve dans sa bouche, tandis que les autres se tortillaient dans sa main, dans la tentative de lui échapper.

« Tiens, prends-en une, c'est de la viande, ça repousse la mort, m'a-t-elle lancé.

- Je n'en veux pas, ai-je rétorqué, écœurée.
- Ne fais pas d'histoires. C'est bon et ça fait du bien.
- Elles sont vivantes !
- Justement. »

D'un coup de dents j'ai sectionné la tête, reconnaissable aux petits yeux noirs, puis je me suis hâtée d'avalier le corps charnu.

« Ce soir on aura de quoi grailer », a dit tatie, qui avait l'habitude de frire ces bestioles dans du lard avec un peu de pain et de la chicorée. Certains construisaient des fortunes inimaginables sur les vers à soie ; nous autres, nous mangions des larves de scarabée.

Nous sommes reparties. Tout en marchant, j'observais tante Maddalena de dos, courbée sous le poids de son sac. Elle était identique à la forêt : ses longs cheveux ébouriffés évoquaient des branches de sapin blanc ; ses ongles cassés, des racines à nu ; enfin son dos voûté ressemblait aux nœuds qui poussent sur les souches des hêtres.

Le seul signe de civilisation proche de notre cabane consistait en un verger appartenant aux comtes Mazzei, planté de mûriers blancs et noirs.

Au printemps, ces arbres majestueux se couvraient de fleurs couleur d'agate et de larges feuilles que les journaliers recueillaient dans un grand bâtiment en bois et distribuaient aux vers à soie, alignés sur des rayonnages. Avant de muer, ceux-ci s'enroulaient dans un fil de bave d'une longueur d'un kilomètre, comme je m'enroulais, la nuit, dans mille pensées à propos de ma famille qui m'avait

abandonnée, de ma sœur aînée qui me détestait, des bavardages de ma fratrie en mon absence. Plus ces pensées se multipliaient, plus je m'enveloppais dedans ; enfin je m'endormais, épuisée. Les vers à soie seraient tués, après quoi les tisserandes dérouleraient le cocon et fileraient la soie, que les « messieurs » vendraient dans le monde entier.

Le jour, je n'avais que les études en tête, chose insolite pour une fille de mon milieu, censée de ne pas avoir de lubies, comme le disait papa. L'enseignement que je recevais était tout pour moi, il me permettait de croire que je m'améliorerais, voire que je deviendrais une femme puissante. De chez tatie, j'atteignais l'école au bout d'une heure de marche, presque toujours en retard. Quand il pleuvait, je me présentais, toute crottée, après avoir cheminé pieds nus afin de ne pas abîmer mes chaussures. Je me nettoyait à la fontaine située à l'entrée du village et me chaussais discrètement devant la grille.

J'avais beau être la seule fille de journaliers de la classe, les autres élèves m'aimaient bien ; en vérité, nous nous amusions beaucoup ensemble, par exemple en nous moquant des habitants de Casole qui se donnaient des airs suffisants. Mais tout a changé avec mon installation chez tatie. Elles se sont bientôt mises à m'éviter, s'enfuyant même à mon approche sous prétexte que je sentais le fumier et les animaux.

« C'est pas vrai », ai-je dit un matin à Rosa, mon ancienne voisine de pupitre, qui s'asseyait maintenant à côté de Francesca Spadafora, la fille de l'apothicaire, dont les airs de princesse nous avaient toujours tiré des moqueries. « Je ne sens pas mauvais.

– T’as l’air d’une guenon, a-t-elle répliqué. Et t’as même du poil. »

Les autres ont éclaté de rire. Papa m’appelait souvent « ma *singette* », mais il prononçait ce mot avec tendresse. Ces filles, elles, me dégoûtaient. « Maman dit que je risque de tacher mes vêtements à ton contact », affirmaient-elles.

Ainsi, ma nouvelle sœur avait réussi à me couper aussi de mes amies, pensais-je en m’engageant sur le sentier qui conduisait à la maison.

Contrairement à elles et pour cette raison peut-être, Mme Donati, notre maîtresse, s’adoucissait. J’aimais particulièrement sa voix et sa façon de s’habiller : elle était élégante, sans adopter toutefois les attitudes des citadines. Mariée à l’un des hommes les plus respectés de la région, un juge, elle aurait pu s’adonner facilement aux loisirs. Or elle avait choisi le métier d’enseignante.

Quelques jours avant mon altercation avec Rosa s’était produit un terrible épisode : la Garde nationale avait interpellé M. Donati et l’avait malmené non loin de la grand-place. Des ouvriers ayant assisté à la scène, la nouvelle s’était répandue dans le village comme une traînée de poudre, car les habitants considéraient le magistrat comme un homme juste n’ayant jamais abusé de son pouvoir, ce qui le transformait, aux yeux d’un régime corrompu, en un individu dangereux. Cet événement occupait désormais toutes les conversations : quelques gamins armés avaient osé rosser M. Donati, un grand gaillard mesurant deux mètres avec son haut-de-forme et toujours enveloppé dans une cape soyeuse ; un homme qui souriait à tout le monde, y compris à la jeune journaliste que j’étais. Il s’agissait d’un signal, nous le savions tous : sa femme et lui avaient

échoué dans les registres des « individus sous surveillance » du roi Ferdinand II. On les accusait de fomenter des actes subversifs.

Le lendemain, au lieu de céder à l'abattement, notre maîtresse avait multiplié les marques d'intérêt à notre égard, en particulier envers moi. Mais la compassion que je lisais dans son regard me blessait, et, pour me venger, j'avais cessé de travailler.

Un matin, à la fin des cours, elle m'avait attirée à l'écart en me demandant d'une voix grave : « Maria, tu as des problèmes à la maison ?

– Non. »

Sans se démonter, elle s'était fléchie sur les genoux et avait poursuivi : « Depuis quelque temps tu ne fais pas tes devoirs, tu arrives toujours après le début des cours... Tu es distraite.

– Papa se lève plus tard, et nous, on sort après. »

Avec un sourire doux, elle m'avait caressé le visage des deux mains, comme pour en ôter des taches de charbon.

« J'ai déjà parlé à ton père. Ne t'inquiète pas. » Elle s'était redressée et m'avait lissé les cheveux. « Si tu as du chagrin, tu peux m'ouvrir ton cœur. Quand tu veux. Je suis là. »

Sans doute savait-elle que je n'en ferais rien. Ainsi, elle avait commencé à m'apporter des livres.

Le lendemain, elle m'avait tendu un paquet qui contenait trois volumes. « Je sais que tu aimes lire. Mais tu n'es pas obligée si tu n'en as pas envie. »

Elle avait perçu mon goût pour les histoires avant que je n'en prenne moi-même conscience. J'avais attrapé le paquet et m'étais sauvée en courant, les mains aussi brûlantes que celles d'un voleur.

Par la suite Mme Donati a pris l'habitude de déposer les livres sur l'étagère qui se trouvait sous mon pupitre, pour éviter d'attirer l'attention de mes camarades, et de récupérer tout aussi discrètement ceux que j'avais lus. Entre deux heures de cours, j'introduisais les doigts à l'intérieur du paquet, *crac crac*, jusqu'à ce que mes ongles rencontrent le dos rêche d'un ouvrage, que je caressais alors en cachette en me demandant si c'étaient là les rêves qu'évoquait tatie *Tremble-Terre*. De temps en temps Mme Donati glissait dans son paquet un biscuit, que je mangeais sur le chemin du retour.

Ces ouvrages, d'une centaine de pages, dotés d'une couverture en couleur et de grandes illustrations, proposaient des classiques de la littérature abrégés, réécrits à l'intention des enfants. Après l'*Odyssee*, j'ai lu l'histoire de Roméo et Juliette, puis les nouvelles du *Décameron*.

« Je ne savais pas que les livres faisaient rire ! » s'exclamait tatie, le soir, pendant que je lisais à voix haute le livre de Boccace.

De toutes les histoires, c'était celle des deux amoureux de Vérone que je préférais. Incapable de m'interrompre, j'avais achevé ma lecture, bouleversée, alors que la lumière de l'aube filtrait à travers la fenêtre. Des jours durant, toutes mes pensées étaient allées à ces deux jeunes gens, à la ravissante Juliette, à sa mort et à celle de son fiancé. En quoi consistait donc ce sentiment qui vous faisait perdre la tête et que les deux héros qualifiaient d'amour ? J'avais beau l'ignorer, j'étais certaine de percevoir en moi l'endroit où cette force naissait. C'était aussi celui d'où jaillissait la faim à laquelle des semaines entières de gelées nous réduisaient.

Salvo et Vincenzina me rendaient visite de temps en temps. J'emmenais ma sœur dans le poulailler et dans le potager jouer avec Stella et Scuro. J'avais présenté à mon frère un berger de neuf ans qui conduisait chaque jour ses chiens à l'abreuvoir après avoir ramené les brebis à la bergerie de don Mazzei.

Assis sur des rochers, au milieu de la plaine, ou allongés dans l'herbe, ils me donnaient des nouvelles de Teresa, qui était de plus en plus autoritaire, prétendaient-ils. Elle se pavait dans un peignoir en soie à volants, garni de dentelles et retenu par une ceinture à rayures turquoise, vertes et or, dont le décolleté en pointe s'élargissait à chaque respiration, troublant Raffaele. Elle réclamait dans des cris aigus de la viande de dinde et du poisson, se plaignait de l'exiguïté et de la saleté de la maison, obligeant maman à la nettoyer plus fréquemment. Et quand papa la priait de baisser le ton, elle hurlait qu'elle voulait quitter Casole et retourner à Pontelandolfo.

« Va-t'en donc ! On était mieux quand tu jouais à la dame en ville ! » lui avait lancé un soir Salvo, qui se développait si vite qu'il me semblait plus grand à chacune de nos rencontres et qui était plus massif que Raffaele.

Teresa l'avait dévisagé « comme s'il était une crotte de bique », d'après l'expression de Vincenza, et avait rétorqué : « Tu n'as qu'à partir, toi, si tu n'es pas content. »

Papa était intervenu pour la défendre et Salvo s'était muré dans le silence. « Moi, j'sais comment que ça va s'terminer », s'était-il contenté de dire.

Au village, tout le monde connaissait cette sœur riche qui traînait sa mère sur la grand-place comme une servante. Elle choisissait sur les étals des fruits et de la viande de porc ou d'agneau pour sa propre consommation et les glissait dans le panier en osier de maman, sans jamais rien acheter pour le reste de la famille.

Par sa faute, papa s'était endetté auprès de don Donato Morelli. Imaginant qu'il tirerait quelque revenu du commerce d'épices, de bois, d'étoffes et de piment dans lequel son patron s'était lancé grâce à l'ouverture d'une nouvelle voie maritime de Naples jusqu'à l'Inde, il avait en effet décidé d'offrir à Teresa un logement en guise de dot.

Son choix s'était porté sur une mesure appartenant à un parent des Morelli, qu'il comptait rénover avec l'aide de Raffaele et de Salvo. Or il avait découvert après l'avoir achetée – certes à bas prix – qu'elle était hypothéquée. Ainsi, alors qu'il avait haï toute sa vie l'idée d'emprunter de l'argent, il avait perdu ses liquidités, sa maison et sa dignité. Don Donato l'avait autorisé à rembourser ses dettes en lui versant chaque mois un tiers de son salaire jusqu'à son dernier jour de travail : « Un piège, l'énième tour de cochon de don Morelli », a commenté Salvo. Désespéré, papa avait menacé son maître de prendre un avocat et, pendant quelques jours, avait tonné à la maison. En vain : il lui avait fallu tout accepter. Après

avoir travaillé une vie entière comme la mule dont il tirait son surnom, il se retrouvait ruiné à l'âge de cinquante ans.

En écoutant Salvo décrire papa, qui avait cessé de rire et de dormir, qui passait ses nuits assis devant les braises de la cheminée, je songeais : « Je voudrais tuer don Donato Morelli de mes propres mains. » C'était la première fois qu'une pensée aussi terrible me traversait l'esprit et j'en ai été d'abord effrayée, puis honteuse. Jamais je n'aurais pu imaginer à cet instant-là, sur l'herbe qui s'étendait devant la maison de tatie *Tremble-Terre*, que de nombreuses années plus tard je serais vraiment sur le point de le tuer.

À cause de Teresa, maman avait été contrainte de travailler davantage. Elle avait acheté un paravent qu'elle déplaçait la nuit devant le lit afin de filer à la lumière de la lampe sans déranger personne.

« Elle perd la vue, a dit Vincenzina. Coudre dans le noir lui bousille les yeux. »

Elle s'était même brûlé le poignet en tournant la clef qui permettait de régler le bec et de réduire la flamme : elle avait heurté dans le noir le tube en verre et manqué de précipiter la lampe au sol. Et la blessure ne cicatrisait pas.

Il arrivait à tatie d'écouter nos conversations. Tout en tissant, elle secouait la tête. « Des torgnoles et du pain, ça vous fait d'beaux marmousets. Heureusement que j'en ai pas eu... Ma pauvre sœur, quelle tragédie ! »

Un jour, tatie m'a réveillée avant l'aube et m'a conduite dans la montagne à travers la forêt.

« On va au-dessus de Lorica, où que je suis née », avait-elle annoncé.

Enfant, j'étais allée plusieurs fois avec maman dans ce village perché dans la montagne ; de ces expéditions, je me rappelais la fatigue et mémé Tinuzza, qui parlait dans un dialecte pur que j'avais du mal à comprendre.

Tatie marchait en maintenant son poids vers le bas de façon à bouger les jambes le moins possible. Derrière elle, je m'efforçais de l'imiter. Elle cheminait sans s'arrêter, pas même pour boire à un torrent, et au bout de six heures nous avons atteint le sommet.

« Bien, m'a-t-elle dit. Tu marches bien. Tes jambes ont sacrément poussé. » J'avais grandi, en effet. Cela faisait longtemps que je n'entrais plus dans mes vêtements. Désormais je mettais les siens, qu'elle me regardait enfileur en riant parce que je flottais dedans. « T'as l'air de moi en miniature », commentait-elle.

Le village consistait en un groupe de maisons de pierre. Celle de mémé Tinuzza tenait encore debout et son toit la protégeait parfaitement de la pluie. À l'intérieur, gamelles, casseroles en fer-blanc, assiettes et bougeoirs étaient toujours à la place où leur propriétaire les avait laissés. Des bouts de bois noircis gisaient dans la cheminée.

« Dehors, y avait un tas de billes de mélèze, a affirmé tatie en m'amenant à l'arrière de la maison, où le toit saillait au-dessus d'un vaste espace destiné au bois. C'est moi qui les avais coupées, mais quelqu'un les a fauchées. »

Elle a ramassé une pomme de pin, dont un pignon s'est détaché avec ses minuscules ailes sèches, et, le posant dans ma main, a dit :

« Maria, faut que tu deviennes comme ça, comme ce pignon qui est malin et qui sait utiliser le vent pour s'évader et sauver sa peau. »

Elle ne fixait jamais son attention longtemps et cette fois encore elle s'est détournée pour examiner les montants brisés d'une fenêtre. Elle m'avait raconté un jour que les écureuils et les casse-noix mouchetés raffolaient des pignons. Ils s'en emparaient et les cachaient dans les fentes des rochers pour les temps de disette. Ceux qu'ils oubliaient y germaient, leurs racines cherchaient un peu de vie entre les pierres et les mousses, et des arbres finissaient par pousser sur des surplombs rocheux. J'ai joué un moment avec le pignon, puis l'ai glissé dans la poche de ma *camise*. Je l'ignorais, mais c'était le premier appel que la montagne me lançait.

Quelques jours plus tard, tatie s'est abandonnée à une terrible mélancolie.

Assise des heures entières devant la cheminée, elle balançait le buste, ses mains entre ses genoux. Elle ne jouait plus avec les chats et oubliait même de remplir leurs soucoupes de lait, m'obligeant à le faire, ne serait-ce que pour mettre fin à leurs miaulements. « Seule la cuiller qui touille connaît les ennuis de la marmite », ne cessait-elle de soupiner. Elle ressemblait au soleil pendant l'éclipse : soudain tout en elle s'était assombri.

C'est ainsi qu'elle a commencé à me parler de son époux, se confiant de plus en plus au fil des jours. « Y me manque beaucoup, Mari. Et j'sais pas quoi faire. »

Elle me traitait comme une adulte, peut-être parce que je ne m'étais jamais plainte devant elle de l'absence de qui que ce soit. En vérité, je taisais mes sentiments pour une raison précise : le

seul fait de les formuler les ancrerait dans la réalité ; de fait, la nuit, quand les pensées m'enveloppaient comme la bave des vers à soie, je n'essayais même pas de les chasser.

« On peut pas vivre séparés, continuait-elle. Ton oncle descend au village de temps en temps, puis disparaît pendant des semaines ou des mois sans donner de nouvelles... certaines nuits je me réveille, persuadée qu'il est mort, et je passe la journée suivante à prier pour son âme. »

Alors que j'habitais chez elle depuis quatre ans, je n'avais jamais vu tonton. En revanche – je m'en rendais compte maintenant – je l'avais entendu.

La première fois, j'avais été réveillée par un tel vacarme que j'avais cru à l'attaque d'un voleur. « Sainte Vierge, sauve-nous ! » avais-je pensé en tremblant. Puis le bruit avait cessé. La deuxième fois, j'avais perçu la voix caverneuse d'un homme. Plus tard, je m'étais dit qu'il s'agissait probablement de celle de tonton *Tremble-Terre*.

Par les nuits les plus terribles, il venait se ravitailler et se réchauffer devant l'âtre. Il faisait l'amour avec tatie – je l'ai compris après avoir épousé Pietro : dans notre maison de Macchia, en effet, nous produisions ces mêmes bruits féroces qui étaient parvenus à mes oreilles à l'intérieur de la cabane. À l'époque, terrifiée par les grognements, je fourrais la tête sous mon oreiller.

Avant l'aube, tatie accompagnait pieds nus son mari à la porte et le regardait s'éloigner. Il s'engageait sur le sentier muletier qui menait à la forêt et regagnait la montagne à grandes et légères enjambées.

Mais, une nuit, l'arrivée de tonton a tout changé. Nous étions en juin, les journées diffusaient désormais leur lumière tiède jusqu'à l'heure du dîner et je marchais pieds nus dans le pré voisin de l'abreuvoir. Quand elle ne filait pas, tatie savourait avec moi la fraîcheur qui montait de l'herbe et de la terre humide ; assises sur des chaises en osier crevées, nous observions le vol des lucioles et comptions les étoiles.

Cette nuit-là, j'ai été réveillée par un vacarme de vaisselle. Contrairement à leurs habitudes, tonton et tatie *Tremble-Terre* parlaient à voix haute et, au lieu de s'enfermer dans leur chambre, se déplaçaient sans aucune discrétion. De mon lit, je les entendais attraper des objets, déplacer des casseroles, remplir des paniers, vider des brocs.

Tonton entrait et sortait avec des bouteilles et des seaux, tandis que, à en juger par l'odeur de l'huile chaude qui crépitait dans la poêle, tatie était aux fourneaux. Je feignais pour ma part de dormir en essayant de chasser les pensées qui me venaient à l'esprit.

Soudain tatie a pénétré dans ma chambre et s'est assise sur mon lit.

« J'sais que tu dors pas », a-t-elle murmuré.

Comme dans mon enfance, je n'ai pas bronché. Elle m'a donc caressé la tête, avant de se pencher et d'imprimer un baiser sur ma joue.

« Ouvre les yeux, Mari. »

Je lui ai obéi et me suis redressée. Alors elle m'a étreinte avec une force inhabituelle.

Elle m'écrasait contre son corps énorme qui sentait la friture.

Puis elle s'est écartée.

« T'es forte, Mari, t'as plus besoin de moi. »

Elle s'est levée et a quitté tout doucement la pièce, tirant la porte derrière elle.

Je l'ai entendue réunir les couverts et les assiettes, qu'elle a placés dans l'évier.

Tonton devait déjà l'attendre dehors.

Une fois la porte refermée, le silence s'est abattu sur la maison.

Je suis restée immobile, assise dans le lit. Puis je me suis recroquevillée sur un côté.

À l'aube, quand la lumière a commencé à filtrer timidement à travers les fenêtres, je me suis levée.

La porte de ma chambre était juste poussée, comme tatie l'avait laissée.

La maison était vide, l'odeur du café n'y flottait pas. Et pour une fois le pivert se taisait. Sur la table se trouvaient une corbeille de fruits et de légumes ainsi qu'une assiette contenant deux ailes de poulet crues. Par terre, à côté de la cheminée, deux grosses bouteilles d'eau.

Ce matin-là je ne suis pas allée à l'école, même si, en cette fin d'année scolaire, je désirais dire au revoir à la maîtresse.

Je ne cessais d'aller et venir entre la maison et l'extérieur, j'espérais trouver à mon retour tatie assise à son métier à tisser ; ou, en sortant, en train d'arracher des mauvaises herbes dans le potager, de répandre du grain dans le poulailler.

Au bout d'un moment, les deux chats se sont présentés.

Ils ont cherché tatie et son lait, puis ils ont miaulé et sont repartis, après s'être étirés.

Ce jour-là, je n'ai mangé qu'une pêche pour tout repas. Je marchais vers les champs en criant de toutes mes forces, mais personne ne m'entendait, pas même les journaliers de don Achille Mazzei. Le monde semblait se résumer à ma seule personne.

Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit.

Puis, petit à petit, je me suis familiarisée avec la maison vide, et mes craintes se sont évanouies. Je jouais à l'adulte, je nourrissais les poules et, de temps en temps, mangeais un œuf ou préparais une omelette. J'allais chercher une miche de pain ou un litre de lait à la ferme des Mazzei en prétendant que ma tante paierait plus tard, et le soir, je trempais dans le lait de vrais biscuits. J'avais retrouvé le sommeil et les bruits qui m'empêchaient de dormir depuis le départ de tatie s'étaient dissipés eux aussi.

Peu à peu, comme une chose naturelle, j'ai appris à vivre seule. Parfois j'entendais s'élever de l'abreuvoir le grincement d'un seau : c'était le jeune berger qui faisait boire ses chiens. Je sortais, agitais le bras dans sa direction et recevais en retour un grand sourire. Rien n'avait changé pour lui, pensais-je, alors que tout avait changé pour moi. J'avais grandi, j'étais capable de mener une vie solitaire. Je mangeais un fruit ou une tranche de pain avec un filet d'huile et passais mes journées à contempler la crête des montagnes, à réfléchir.

Vue de loin, Casole n'était qu'un souvenir.

Entre-temps l'année scolaire – la dernière, pour moi – avait pris fin et je n'étais pas retournée en classe.

Un jour Mme Donati a tapé à la porte, la tête recouverte d'un châle sombre, apparemment inquiète. Craignant d'être suivie par un mouchard de la Garde nationale, elle avait préféré troquer sa voiture contre un grand cheval bai-brun aux formes parfaites et au poil si luisant qu'il paraissait peint.

Je lui ai dit en guise d'excuse que tatie était allée à la ferme examiner un cheval malade.

Alors elle a déclaré, sans cesser de jeter des regards circulaires : « Je t'ai apporté des livres. Pour cet été. »

De fait, j'avais fini de lire depuis longtemps ceux que j'avais, et je me contentais de les relire au cours de ces après-midi interminables.

Tirant de son gros sac en cuir une dizaine d'ouvrages colorés, elle a continué : « Tu as terminé l'enseignement obligatoire, mais j'aimerais te rendre visite de temps en temps. » Sans doute attendait-elle de ma part une réponse, qui n'est pas venue. « Tu étais bonne élève, Maria. La meilleure de la classe. Et certainement une des meilleures que j'aie jamais eues. »

Ces paroles ont eu sur moi l'effet d'un coup à l'estomac. C'était la première fois qu'on me complimentait de la sorte. « J'aimerais te préparer aux examens d'entrée au lycée, de façon que tu poursuives tes études. » Elle a observé une pause. « Si ta tante et tes parents n'en ont pas les moyens, je paierai moi-même les frais de ta scolarité. »

J'ai gardé le silence, le souffle coupé : je me sentais aussi coupable qu'un imposteur, j'avais l'impression d'avoir toujours menti à l'institutrice, je n'étais sûrement pas la fille dont elle parlait.

« Je peux aller dehors caresser votre cheval ? » ai-je fini par lancer.

BRIGANTESSA

Elle a souri. « Je viendrai demander à ta tante l'autorisation de te préparer aux examens. »

Mais je n'avais qu'un seul désir : toucher le magnifique bai qui soufflait pour éloigner les grosses mouches voletant autour de ses naseaux.

« Viens », a dit Mme Donati.

Elle a posé son paquet sur la table et m'a prise par la main. Dehors, elle a attrapé le cheval par la bride et l'a obligé à baisser la tête pour me permettre de le caresser.